

Petite Bibliothèque de l'Internationale Syndicale Rouge - XIII

J. MAURIN

L'ANARCHO - SYNDICALISME EN ESPAGNE



1924

Cette brochure est en vente :
à la **LIBRAIRIE DU TRAVAIL**
96, Quai Jemmapes - PARIS (X^e)

PRIX : 0 fr. 75

**L'ANARCHO-SYNDICALISME
EN ESPAGNE**

14830
Petite Bibliothèque de l'Internationale Syndicale Rouge - XIII

F 3030
J. MAURIN

L'ANARCHO-SYNDICALISME EN ESPAGNE



1924

Cette brochure est en vente :
à la **LIBRAIRIE DU TRAVAIL**
96, Quai Jemmapes - PARIS (X^e)

L'Anarcho-Syndicalisme en Espagne

Le mouvement ouvrier en Espagne jusqu'à la fondation de l'Internationale

Les premiers propagandistes des théories socialistes en Espagne étaient des disciples de Fourier. A leur tête était Joaquin Abreu.

Abreu, émigré en France à cause de la dictature gouvernementale espagnole, connut personnellement Fourier, de qui il devint grand ami. Retourné en Espagne vers 1834 et établi à Cadix, il commença à exposer les théories phalanstériennes; il réussit à former un groupe de propagandistes qui diffusèrent leurs idées à Cadix et dans sa province. En 1841, ils voulurent créer à Tempul, près de Jerez, un phalanstère pour lequel ils comptaient sur un million de dollars, mais l'opposition du gouvernement fit échouer le projet.

A Barcelone aussi il y avait des fouriéristes et des partisans des idées de Cabet. Les disciples de ce dernier fondèrent une école pour ouvriers où on faisait des conférences sur le système communiste.

La révolution française de 1848 eut en Espagne une grande répercussion. Des propagandistes et défenseurs du socialisme sentimental surgirent, leurs idées se concrétisaient en ce mot d'ordre : « La misère et l'ignorance sont les principaux ennemis du peuple ! Guerre à l'ignorance et à la misère ! Contre l'ignorance : des journaux, des livres; contre la misère : l'association.

Socialisme et républicanisme se confondaient. Ceux qui plus tard devaient être les chefs de l'éphémère république espagnole s'appelaient alors socialistes.

L'organisation ouvrière se développa largement en Catalogne, surtout à Barcelone. En 1854, époque où l'industrie du coton atteignit un grand essor, toutes les sociétés existantes se groupèrent en une confédération appelée « Union de Classes » ; un comité directeur était à sa tête. En 1855, à Barcelone, les ouvriers, au nombre de 40.000, firent la première grève générale qu'il y eut en Espagne. Elle fut une protestation contre le projet du gouvernement tendant à supprimer les droits des associations ouvrières.

Dans les années qui suivirent, il y eut encore divers mouvements de grèves en différents endroits de la péninsule.

Presque tous les propagandistes du socialisme de cette époque provenaient de la bourgeoisie. Ils avaient vécu en France comme émigrés et retournèrent en Espagne avec un mélange d'idées confuses en lesquelles se mêlaient celles de Fourier, de Saint-Simon, de Cabet et de Louis Blanc.

La répression gouvernementale empêchait le développement de l'organisation ouvrière et des propagandes sociales. On alla jusqu'à déporter des comités entiers (juntas) de sociétés ouvrières aux îles Philippines.

L'Internationale en Espagne

En 1868, l'Espagne subit une révolution politique par laquelle le pouvoir était enlevé au gouvernement despotique qui l'avait exercé durant tout le siècle. Les démocrates se chargèrent de la direction de l'État en accordant à la classe ouvrière une somme de liberté qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors.

Les vainqueurs de la révolution de septembre tentèrent d'attirer à eux les classes travailleuses.

Un grand nombre de métiers à Barcelone profitèrent de la situation créée pour constituer des associations et même une fédération, le « Centre fédéral des Sociétés ouvrières » qui, en un congrès, proclama qu'il serait en politique : républicain, démocrate, fédéraliste et qu'il chercherait l'amélioration des conditions de travail sur le terrain économique. Les ouvriers de l'industrie du coton se groupèrent en une société de 6.000 membres, sur un total de 70.000 qu'il y avait alors en Catalogne.

La chute de la monarchie et la formation du gouvernement provisoire révolutionnaire coïncidèrent avec la naissance de la propagande de l'Internationale.

Un mois après le triomphe de la révolution, en octobre 1868, le conseil général de l'Association internationale d'une part, et de l'autre le comité de la section genevoise de la même association envoyèrent des manifestes aux ouvriers d'Espagne, leur conseillant de ne pas se contenter seulement des libertés politiques que la révolution bourgeoise concédait, mais de demander des réformes sociales. En même temps on les invitait à entrer dans le mouvement ouvrier international. Toutefois, dans le fracas de la révolution, ces manifestes n'éveillèrent aucun écho.

En novembre, Giuseppe Fanelli, ami personnel de Bakounine, arrivait en Espagne, délégué par l'Alliance démocratique socialiste de Genève.

Après diverses tentatives infructueuses, Fanelli put enfin se mettre en relation avec un petit groupe d'ouvriers de Madrid parmi lesquels se trouvait Mora, un des propagandistes du socialisme, et Lorenzo, le fondateur de l'Anarcho-Syndicalisme espagnol. Ce groupe se voua à une active propagande et, au début de 1869, se

constituait en Espagne l'Association Internationale des Travailleurs.

Fanelli se rendit bientôt à Barcelone, où il constitua un second groupe. Là il entra en relations avec ceux qui, plus tard, devaient être l'âme de l'anarchisme catalan : Pellicer et Farga.

Pendant une année, l'Internationale traîna une vie languissante en Espagne. Le mouvement avait, en ses premiers temps, un caractère révolutionnaire et anti-clérical.

A la fin de 1869, la section de Madrid avec ses 23 sociétés et ses 2.000 membres, adressa aux travailleurs espagnols un manifeste leur indiquant combien les partis politiques étaient nocifs, y compris le parti républicain fédéral, qui était le plus radical de tous. En même temps on faisait un exposé de l'organisation de l'Internationale et un chaleureux appel à la classe des travailleurs. Ce manifeste fut accueilli avec une vive hostilité par les partis politiques; il fut commenté, discuté et cela éveilla l'intérêt des prolétaires. Grâce à sa publication, de nouvelles sociétés ouvrières commencèrent à se constituer et celles déjà existantes virent grossir leurs effectifs.

Pour profiter de cette vague ascensionnelle, la section centrale proposa la célébration du premier congrès ouvrier espagnol.

Ce congrès eut lieu à Barcelone en 1870, au mois de juin; 90 délégués, représentant 150 sociétés, y prirent part. Le congrès, sous l'influence de Bakounine, déclara que chaque fédéré restait libre de professer individuellement les idées politiques qu'il préférait. La fédération régionale espagnole de l'Association Internationale des Travailleurs était constituée avec un conseil fédéral résidant à Madrid.

La discussion sur l'attitude de l'Internationale en face de la politique fit apparaître une divergence de tendances,

première manifestation des courants qui continuèrent plus tard à se manifester dans le mouvement ouvrier espagnol.

Le début de l'anarchisme en Espagne se manifesta par la méfiance d'une importante fraction ouvrière à l'égard de l'action politique des partis bourgeois. Sans préparation aucune, la classe ouvrière se trouva privée de direction. L'anarchisme en ses débuts ne fut qu'une réaction contre les velléités d'absorption des partis bourgeois; l'opposition à la politique était l'opposition à la politique de la bourgeoisie.

Au congrès de Barcelone succéda une époque d'organisation, de grande activité gréviste et aussi de répression gouvernementale contre les ouvriers.

La chute de la Commune de Paris encouragea la lutte du gouvernement contre la section espagnole de l'Internationale; les persécutions furent tellement acharnées que le conseil fédéral dut émigrer et se transporter à Lisbonne (Portugal).

Malgré la répression, on réunit une conférence à Valence en 1871 et le II^e congrès à Saragosse, où accoururent les représentants de 25.000 ouvriers.

La section de Barcelone se maintenait en relations directes avec Bakounine et avait adhéré à l'« Alliance de la démocratie socialiste », elle réussit à faire triompher la tendance anarchiste dans le II^e congrès.

Déjà manifestée au congrès de Barcelone, la dualité des tendances se développa et fut en s'accroissant jusqu'à produire, en définitive, la division, puis la mort de la Fédération espagnole.

Le troisième conseil fédéral, élu au congrès de Saragosse, opta décidément pour l'alliance bakouniniste. De ce moment, la division entre anarchistes et socialistes apparut avec son aspect définitif.

La phase ascensionnelle que l'organisation ouvrière avait traversé pendant trois ans fut subitement interrompue à l'apparition de l'Alliance bakouniniste. La classe ouvrière allait vivre une époque de discordes, elle allait voir son action paralysée par une division en deux parties adverses.

Lutte entre les " Albancistes et les Internationalistes "

Le conseil fédéral nommé par le congrès de Saragosse, converti à l'Alliance, expulsa de l'organisation de Madrid divers camarades de l'ancien conseil fédéral, partisans de Marx.

Les expulsés, unis à d'autres éléments, constituèrent la « Nouvelle Fédération madrilène » à la fondation de laquelle collabora Paul Lafargue, réfugié en Espagne après la chute de la Commune. Le conseil fédéral refusa de reconnaître la Nouvelle Fédération. On en appela au conseil général de l'Internationale qui la reconnut. La délégation élue pour le congrès de La Haye (septembre 1872) se composait d'Alliancistes. Bakounine, en relations avec ses partisans de Madrid, avait envoyé une circulaire secrète au conseil fédéral, indiquant la nécessité d'avoir une délégation espagnole composée exclusivement d'Alliancistes.

Le résultat du congrès de La Haye, c'est-à-dire la rupture entre Marx et Bakounine, eut sa naturelle répercussion en Espagne. La délégation espagnole au congrès international lança des protestations en proclamant qu'elle n'appartenait pas à l'Alliance.

Malgré cela, à leur retour en Espagne, les délégués commencèrent la campagne contre les accords du congrès de La Haye et en faveur de ceux de Saint-Imier.

Les anarchistes s'appelaient anti-autoritaires et les internationalistes étaient appelés : les autoritaires. Les premiers s'inspiraient en outre des idées de Bakounine, avec lequel ils se maintenaient en relations, des théories de Proudhon, propagées en France par Pi y Margall qui fut président de la république bourgeoise en 1874. Les internationalistes subissaient l'influence de Lafargue; chaque groupe avait son organe, celui des marxistes s'appelait *L'Emancipation*, celui des bakouninistes : *Le Condamné*, qui résumait son programme en ces trois mots : « Athéisme, anarchie, collectivisme. »

Le conseil fédéral voulut profiter de la campagne de la délégation à son retour de La Haye et convoqua pour décembre 1872 à Cordoue, ville d'Andalousie, siège de l'anarchisme, le congrès qui, selon les statuts, ne devait pas avoir lieu avant avril 1873.

Au congrès de Cordoue, 236 sociétés groupant 20.000 membres étaient représentées. Les discussions aboutirent à un triomphe complet pour les anarchistes et les statuts approuvés par les congrès antérieurs furent complètement modifiés. L'organisation espagnole se séparait de l'Internationale en repoussant les accords du congrès de La Haye et en acceptant ceux de Saint-Imier. Le manifeste que le congrès, en terminant ses travaux, lança aux travailleurs du monde entier, se terminait ainsi : « Vive la liquidation sociale! Vive l'Internationale! Salut à la Solidarité, à l'Anarchie et au Collectivisme! »

Le congrès de Cordoue eut pour effet un affaissement des forces ouvrières. Les partisans de l'Internationale, mis en minorité, réunirent en mai 1873 un congrès à Tolède dans le but d'unifier leurs forces. 5 fédérations seulement y furent représentées sur les 12 qui avaient adhéré à l'Internationale.

*
**

La république fut proclamée en Espagne le 11 février 1873. Ce fait ouvrit une époque de grands troubles sociaux.

Dans les villes où la propagande anarchiste avait poussé le plus de racines, divers mouvements se déclanchèrent. A Malaga, Alcoy, Valence, Carthagène, Murcie et Cadix, il y eut de véritables insurrections. En Andalousie et en Estrémadure, les paysans procédèrent à la répartition des terres; à Séville, un comité de salut public limita la durée de la journée de travail à huit heures et déclara que les relations entre ouvriers et patrons seraient réglementées suivant le principe de la « liberté absolue ». Pour préparer la « liquidation sociale », les loyers furent réduits de moitié, les biens des églises confisqués et toutes les pensions supprimées. Les fabriques et les ateliers furent fermés.

Cet insurrectionnalisme local, généralisé surtout dans le sud de l'Espagne, où l'anarchisme avait fait le plus de progrès, revêtit des formes semblables à celles du mouvement de Séville.

A Barcelone, la fédération espagnole de l'Internationale proclama la république fédérale, dicta les règles de durée du travail et établit un tarif de salaires; elle convoqua une manifestation de 30.000 ouvriers.

Tous ces mouvements échouèrent. Faits d'une manière désordonnée, sans une vue politique de la situation, ils avaient rendu l'insuccès inévitable. Comme conséquence de l'état chaotique du pays, le 3 janvier 1874, un coup d'Etat renversa la république.

Selon les informations du délégué espagnol au congrès de Genève (septembre 1873), la section espagnole comptait 270 fédérations régionales, comprenant 557 sections de métiers et 117 sections diverses, 11 unions de fédé-

rations de métiers, au total 674 sections avec 300.000 affiliés, ce qui représentait alors la dixième partie du total.

La propagande effectuée par les anarchistes fut très intense pendant cette période; ils possédaient plusieurs périodiques : *Solidarité* et *La Fédération* à Barcelone; *L'Ordre* à Cordoue; *L'Ouvrier* à Grenade; *L'Internationale* à Malaga; *Les Sans-Chemise*, *Le Pétrole* à Madrid; *La Revue Sociale* à Gracia.

Le mouvement anarchiste de la dissolution de l'Internationale à 1900

I

Le coup d'Etat décréta la dissolution de la section espagnole de l'Internationale. Les anarchistes maintinrent leur organisation qui, étant clandestine, ne put fournir qu'une activité très réduite; son influence s'exerça principalement en Andalousie et en Catalogne.

L'Andalousie est une région dont le sol embrasé s'offre à une exploitation sans limite; elle végète en pleine féodalité, c'est la région des grandes propriétés foncières où le paysan vit en pleine misère; celui-ci, sujet du propriétaire de la terre, ressent forcément le désir de se révolter contre le régime qui l'opprime. Le paysan andalou est un rêveur, un romantique de tempérament et les propagandes anarchistes lui offrant une révolution immédiate rencontrèrent en lui un accueil facile; c'est pour cela que l'anarchisme se répandit avec rapidité dans toute la campagne andalouse. Salvochea, le dirigeant de l'anarchisme andalou, donnant des conférences d'astronomie et traduisant Milton dans sa prison, synthétise l'esprit de l'Andalousie.

L'époque qui va de la dissolution de l'Internationale au commencement du xx^e siècle est une phase d'activité chaotique, désordonnée, complètement anarchique, pour les paysans andalous. L'organisation secrète, l'individualisme anarchiste et la propagande par le fait firent qu'à côté des soulèvements (véritables insurrections de paysans) apparurent des destructions de récoltes, des incendies d'ateliers, des assassinats de maires et de propriétaires; l'anarchisme andalou revêt ainsi une forme semblable à celle du nihilisme russe.

Les gouvernements exercèrent une répression cruelle, qui n'empêcha pas cependant les progrès de l'anarchisme en Andalousie. La découverte de la « *mano negra* », société secrète semblable à la mafia de Sicile, à laquelle furent imputés une infinité d'actes de banditisme, fit qu'un grand nombre de militants anarchistes furent condamnés au bagne.

L'esprit messianique qui animait le paysan andalou influencé par l'anarchisme, se peint fidèlement dans la grève de Moron (1902). Les ouvriers préparaient la liquidation sociale, l'« anarchie » était à portée de la main; à heure fixe on ferait la révolution et on procéderait à la répartition des terres. Chaque gréviste était chargé de se débarrasser de tel ou tel propriétaire et la confiance dans le triomphe était telle qu'on était allé jusqu'à remettre les mariages pour après la répartition. Pour cela on avait déjà fait les listes de répartition des terres, des meubles, des bijoux, des habits... Une foi aveugle leur faisait espérer le jour de la rédemption finale, le grand jour... Naturellement, quelques couples de « *guardia civil* » suffirent pour dégonfler les illusions de 30.000 ouvriers.

La situation économique des travailleurs était horrible; les travailleurs de Jerez, en février 1892, se lancèrent dans un mouvement insurrectionnel, irrités, entre

autres choses, de ce que les patrons ne leur donnaient pas plus de 50 centimes pour une journée de 16 heures. Les paysans, eux, recevaient un salaire de 25 centimes.

L'anecdote suivante donnera une idée de cette misère : la délégation d'une société ouvrière ayant appris qu'un propagandiste anarchiste était arrivé dans la capitale, alla le solliciter pour qu'il donnât une conférence à leur bourgade, distante de 30 kilomètres; le propagandiste accepta et dit qu'il irait par chemin de fer.

« Comment! vous voyagez en chemin de fer! répondirent les paysans; en ce cas, nous n'avons pas besoin de votre conférence — vous n'êtes pas un anarchiste, vous êtes un riche!... »

Le livre le plus lu des anarchistes andalous, celui qui a été comme leur Bible, est *La conquête du pain*, de Kropotkine. Les anarchistes andalous s'organisaient en petits groupes sans entretenir entre eux de grandes relations; jamais la cohésion des efforts et des directives n'apparut. Cet anarchisme n'était autre chose qu'une projection du fonds sentimental et lyrique du paysan andalou, de son esprit rebelle, issu de sa misère. Toutes les explosions de révolte qui eurent lieu furent des manifestations spontanées du mécontentement provenant de la misère ou de l'oppression des autorités et propriétaires fonciers.

II

Nous avons vu qu'après le congrès de Cordoue, lequel avait adhéré au bakouninisme, les anarchistes se virent obligés d'agir clandestinement à cause de la répression gouvernementale.

En 1874, clandestinement, donc, le IV^e Congrès de la fédération régionale espagnole se réunit à Madrid. L'es-

prit fédéraliste le plus net présida à tout le congrès, qui proclama : « La Fédération régionale espagnole ne reconnaît aucune souveraineté; chaque fédéré est libre dans la section comme chaque section est autonome dans la Fédération locale et celle-ci dans la Fédération régionale. Il existe simplement des pactes faits d'un commun accord, que tous, individus, sections ou fédérations, s'engagent à respecter sous peine de ne plus appartenir à la section ou à la fédération. »

Parmi les anarchistes florissait un véritable esprit révolutionnaire. En face du socialisme modéré que représentait Madrid, les anarchistes, tenant le principal centre prolétaire d'Espagne : Barcelone, constituaient la force plus impulsive. Au congrès de 1874, en discutant l'idée de grève générale, ils l'acceptent, mais en la considérant seulement comme un moyen pacifique qui ne doit pas être confondu avec la véritable révolution.

L'opposition que, plus tard, notre anarchisme fit aux grèves déclanchées pour l'amélioration économique de la classe travailleuse, commença à se manifester à son premier congrès en proclamant que l'on devait réduire le plus possible le nombre des grèves partielles, lesquelles devaient seulement servir au point de vue de la propagande.

Le principe terroriste, qui bientôt inspira le mouvement espagnol, fut condamné par le congrès dans la déclaration suivante : « Il reconnaît les représailles comme un devoir tant que l'on traite les travailleurs comme des fauves et que l'on nie leurs droits. »

Comme nous l'avons déjà dit, la fédération régionale se vit obligée d'agir clandestinement. La conception révolutionnaire anarchiste se prêtait admirablement à cette forme d'activité mais, cette situation difficile créée par la politique réactionnaire et le point de vue fédéraliste, poussa les anarchistes à supprimer les congrès natio-

naux; on leur substitua une série de congrès partiels ou conférences rurales auxquels assistait la délégation du comité central. De cette manière, le triomphe complet des anarchistes était plus sûr puisqu'ils dirigeaient les débats et présentaient l'ordre du jour. Le délégué ouvrier qui assistait aux conférences rurales était le propre délégué de l'Alliance socialiste qui, d'abord, convoquait les anarchistes pour déterminer la marche des assemblées.

Tous les accords des congrès portaient le même cachet : le blanquisme; voici par exemple la décision prise dans les conférences de 1878 :

« La conférence catalane, ratifie les accords des conférences de 1876 et 1877 concernant la ligne de conduite qu'il convient de suivre pour tirer tout le parti possible du premier mouvement insurrectionnel qui se présentera et encourage le comité révolutionnaire à déployer la plus grande activité dans ce but.

« La même ligne de conduite est approuvée aux conférences de Valence, de Murcie et d'Andalousie-Est.

« Celle de la Nouvelle Castille manifeste qu'il lui manque les moyens matériels et les conditions politiques et qu'elle doit provoquer une situation plus favorable.

« Celle de l'Aragon propose que nous nous tenions plus près des masses populaires, des organisations révolutionnaires qui professent nos principes et que l'on constitue des groupes qui se distinguent les uns des autres par une devise qui soit l'expression d'un de nos principes.

« Celle de l'Andalousie-Ouest vote à l'unanimité en faveur de la propagande par le fait, les représailles et l'organisation de sociétés pour le but susdit. »

En outre, en toutes les conférences, la proposition suivante fut votée :

« L'assemblée manifeste sa sympathie pour tous les hommes qui ont eu assez de courage et d'énergie pour attenter à la vie des oppresseurs et exploiters du genre humain et tout spécialement contre ceux qui empêchent le développement des idées anarchico-collectivistes. »

Les trois points capitaux autour desquels gravite l'anarchisme espagnol durant cette première époque de constitution sont : favoriser le terrorisme, défendre les détenus sociaux et constituer des écoles anarchistes. Ces trois aspects des préoccupations anarchistes ont continué à se manifester jusqu'à nos jours ; on peut bien dire que tout l'anarchisme espagnol a tourné autour de ces points.

Les anarchistes assaillirent la direction du mouvement ouvrier pour le faire servir à leurs visées terroristes. Dans les comptes rendus de leurs congrès on ne voit jamais apparaître la moindre préoccupation de nature économique ; quand ils traitaient des grèves, c'était pour les condamner.

Comme, en 1881, la répression avait quelque peu diminué, les anarchistes réunirent à Barcelone un congrès national qui refusa l'entrée aux « autoritaires » ; il s'y trouva 140 délégués représentant 200 sections. Tous les adhérents, excepté huit « autoritaires » qui s'y trouvaient pourtant, se déclarèrent anarchistes-collectivistes ; on adopta le nom de : *Fédération des travailleurs de la région espagnole*.

L'anarchisme se divisa en deux courants qui se firent une guerre à mort : les communistes et les collectivistes. En réalité, le fond de la divergence était que pendant que les premiers croyaient qu'il n'y avait aucune nécessité d'organisation, les seconds étaient partisans d' « une libre fédération d'associations libres et de producteurs libres ».

Le second congrès de la fédération se réunit à Séville en 1882 ; il représentait 50.000 ouvriers dont plus de

30.000 de l'Andalousie. La représentation des forces agraires à ce congrès constituait à peu près les deux tiers puisque les paysans andalous furent toujours ceux qui soutinrent le programme le plus radicalement terroriste. Cette prédominance des forces agraires sur les industrielles est un fait qui a donné son caractère à notre anarchisme.

En 1883, au congrès de Valence, les « communistes » attaquèrent la direction de la fédération et comme le comité central n'avait que la mission d'être la « boîte aux lettres » en laquelle s'établissaient les relations d'un groupe à l'autre, le congrès laissa alors une liberté absolue pour tous ses membres et ses sections. De ce moment, le mouvement ouvrier se perdit dans un grand désordre.

La première grève générale importante qui se produisit à Barcelone en 1902 contribua par son échec à la désagrégation de l'anarcho-syndicalisme ; c'est alors que la direction des masses ouvrières tomba, à Barcelone, aux mains du radicalisme bourgeois.

Le passage au radicalisme bourgeois et le retour à l'anarchisme

Il faut bien tenir compte de la situation économique espagnole pour s'expliquer la propagation de l'anarchisme.

L'Espagne est arrivée tard dans le développement capitaliste et depuis 1874 le pouvoir politique s'est trouvé constamment exercé par les partis libéraux et conservateurs, incarnation des intérêts agraires.

L'industrie s'est concentrée principalement dans la région catalane, avec Barcelone pour centre. Quand la séparation entre le capitalisme agricole et le capital



lisme industriel commença à s'esquisser, les partis maîtres de l'Etat crurent nécessaire de constituer à Barcelone un parti politique qui se dressât en face du parti des industriels.

Le parti industriel en formation à la fin du siècle passé et au commencement de l'actuel était un sérieux péril pour les agraires; c'est ainsi qu'ils le comprirent et c'est ainsi que cela fut en réalité. L'histoire de l'Espagne, depuis le début du siècle, gravite tout à fait autour de ce dualisme économique : les industriels concentrés en Catalogne et les agraires exerçant leur influence sur le reste de l'Espagne.

L'anarchisme, même lorsqu'il avait étendu sa propagande dans toute la Catalogne, n'avait obtenu que de faibles effets dans les masses en général; son influence s'exerçait seulement en des petits noyaux dont le rayonnement était limité.

De son côté, le parti socialiste, concentré à Madrid, laissait la Barcelone ouvrière abandonnée à n'importe quelle influence étrangère.

Les partis gouvernementaux chargèrent Lerroux de constituer un parti qui puisse neutraliser l'activité politique du parti industriel. Lerroux, indiscutable démagogue, arrivé à Barcelone au début du siècle, réussit, après quelques années d'intense propagande, à s'emparer de la direction des masses ouvrières. Tout son programme se limitait à une lutte pour l'implantation de la république et à une action contre le cléricalisme.

Un grand nombre d'anarchistes passèrent au parti de Lerroux; ceux qui ne furent ni absorbés par le radicalisme bourgeois, ni influencés par Anselme Lorenzo et Prat comme théoriciens, dirigèrent leur activité vers les syndicats de métiers.

La lutte était alors principalement politique; les orga-

nismes économiques du prolétariat : syndicats et sociétés, avaient un rayon d'action très limité.

Lerroux, à Barcelone, obtenait aux élections de 30 à 35.000 voix, ouvrières en grande majorité, alors que *Solidaridad Obrera*, organisme régional de syndicats influencés par les anarchistes, n'avait pas plus de 15.000 adhérents dans toute la région catalane.

La propagande démagogique de Lerroux eut son point culminant lors des révoltes de juillet 1909; la masse ouvrière, indignée par l'action du gouvernement au Maroc, se lança dans la révolution. L'originalité de cette révolution consista dans l'incendie d'une centaine de couvents et d'églises.

A partir de ce moment, la classe ouvrière, désillusionnée, commença à parcourir la courbe descendante du radicalisme de Lerroux; le prolétariat se convainquit de ce qu'il avait été trompé par la propagande démagogique d'un politicien bourgeois.

La propagande anarchiste qui auparavant avait été incapable de coordonner les masses, trouvait alors un champ prêt à la germination de ses idées, car on touchait du doigt un énorme échec politique. Les ouvriers étaient restés plus de dix ans liés à un parti bourgeois, et la séparation de classe qui se produisit après la désillusion, leur fit vouer une haine intense à toute action politique. Le mot : politique, pour le prolétariat catalan, symbolisait la politique d'un parti bourgeois dirigeant le prolétariat.

L'esprit négatif des anarchistes se répandit rapidement; son influence croissait à mesure que le radicalisme de Lerroux allait se désagréant.

En 1911 se constitua la « Confédération nationale du travail » à Barcelone; les anarchistes commençaient à se sentir assez forts pour outrepasser les frontières régionales et étendre leur influence sur toute l'Espagne.

La période qui va de 1910, où commença l'effondrement du radicalisme, jusqu'en 1917, est une phase de propagande et d'organisation anarchiste; leur mot d'ordre était : « la politique est une farce! »

Personne ne pouvait contredire une telle affirmation résultant de la si tragique expérience faite par la classe travailleuse.

Le socialisme-réformiste de Madrid contribuait pour sa part à ce que les anarchistes trouvaient des facilités d'ascension. Le parti socialiste s'était allié au parti républicain bourgeois et toute sa politique était celle menée par ce parti. Une politique nettement prolétarienne, une action de classe définitive, ne vit jamais le jour. Aussi l'ouvrier qui avait abandonné le radicalisme de Lerroux ne pouvait d'aucune manière s'unir à la politique pratiquée par le parti socialiste, qui ne différait presque pas de l'extrémisme bourgeois.

Les progrès que fit l'anarchisme furent donc une forte réaction contre la politique radicale qui, pendant dix ans, s'était imposée dans les milieux prolétaires catalans. L'anarchisme ne présentait aucun programme affirmatif; il lui suffisait, pour entraîner, de faire la critique de l'action politique.

Grâce au manque d'activité et d'intelligence du parti socialiste, les masses de Barcelone tombèrent aux mains d'un parti bourgeois. Par son incompréhension et son réformisme, le parti socialiste rendit possible le fait que le mouvement ouvrier de 1910 à 1917 se trouva de nouveau sous la direction des anarchistes.

Les Théoriciens

Un des premiers théoriciens de l'anarchisme espagnol fut Pellicer Peraire, qui eut une grande influence au siècle passé. Provenant du républicanisme bourgeois, il

fit un amalgame de science encyclopédique, de sociologie nébuleuse, de réminiscences des philosophies de Kant et de Rousseau et il concentra tout cela sous le vocable : anarchie.

Pellicer Peraire ne laissa pas d'œuvres écrites; sa principale production reste réduite à des articles de journaux et à quelques conférences.

Pour lui, la société actuelle est injuste parce qu'elle ne repose pas sur la science et la nature, ses fondements sont faux. Il croit qu'avec des arguments philosophiques il est possible de convaincre l'humanité de l'injustice du régime actuel; la propriété est combattue par lui, du point de vue philosophique.

Sa doctrine est d'un idéalisme pur : « Il faut bien tenir compte, dit-il, que dans l'idée réside toute la force. C'est le cerveau qui est le facteur décisif; la force matérielle n'a jamais rien été avant les idées. Que les gens soient convaincus et il n'y aura pas de force capable de les dominer; donc, si l'idée est la force suprême, propagons-la sans cesse et le triomphe couronnera nos efforts. »

Les concepts de révolution et de classe lui sont inconnus; il parle de l'humanité de l'homme; il croit que l'autorité et la liberté, qui, pour lui, sont deux entités métaphysiques ayant une existence indépendante de toutes choses et en guerre acharnée l'une contre l'autre. C'est le mythe religieux de la lutte entre le bien et le mal qui, chez Peraire, s'appelle lutte entre la liberté et l'autorité.

Pour lui, l'indispensable « est d'être bon philosophe »; savoir philosopher, voilà le principal de tout. Sa philosophie vague le conduisit à un pur réformiste et l'influence bourgeoise apparaît à chaque instant dans ses conférences.

La Révolution française était pour Pellicer Peraire la

condensation de tous les désirs de rédemption humaine.

« Après la toujours glorieuse Révolution française, dit-il, qui magnifia toute la race humaine, il n'y a personne et il ne peut y avoir personne qui ose attaquer le parfait droit égalitaire de tous les êtres humains dans la nature et dans la société. » La synthèse finale de toute sa philosophie se trouve dans les devises de la révolution bourgeoise.

« Faisant abstraction des partis, des écoles, des personnalités, des opinions individuelles, nous acquerrons la conviction profonde que l'humanité se dirige vers ces faits :

« Travail libre, association libre, libre entente ou, en d'autres termes qui scientifiquement sont équivalents : liberté, égalité, fraternité. »

Il croit que toutes les doctrines de l'anarchisme ont quelque chose de bon et aussi de mauvais et que « la grande œuvre à réaliser c'est qu'un second collectivisme naisse de tout ce qui se trouve en accord avec la nature et la science, laisse ce qui n'est pas en harmonie avec elles et jette ainsi les bases scientifiques de la société humaine ».

La cause du triomphe de l'autorité et de l'injustice de l'organisation sociale réside en l'ignorance : « Si les institutions autoritaires sont toujours debout, c'est parce que l'ignorance est encore grande et c'est avec un acharnement inouï que les curés, les législateurs, les juges, les capitalistes, les militaires la maintiennent, tous solidaires en cette œuvre funeste, pour empêcher que la raison du peuple ne s'éveille complètement libre de préoccupations et d'absurdités.

La croyance de Pellicer Peraire que l'ignorance est la cause de tous les maux et que seule l'éducation des hommes peut sauver l'humanité, s'est manifestée d'une manière identique chez tous les théoriciens de notre anar-

chisme pour qui la question de culture et d'écoles a été toujours un thème de préoccupations qui fut abordé avec tant d'activité par Ferrer.

Pellicer Peraire eut une grosse influence sur le milieu ouvrier de Barcelone à la fin du siècle passé; le prolétariat éprouva ses philosophies libertaires, parmi lesquelles jamais n'apparut le concept de la séparation et de la lutte de classes.

Le continuateur de Pellicer Peraire fut Anselme Lorenzo, qui en fut comme le double; c'est lui, surtout, qui forgea l'anarcho-syndicalisme. Cet homme austère, d'une pureté immaculée, réussit à exercer une influence sur le mouvement ouvrier plus par son honorabilité, tranchant en une époque de corruption politique, que par son intelligence.

Lorenzo ne réussit jamais à sortir des nébulosités de l'anarchisme du siècle passé. Il est influencé par Kropotkine, Bakounine et Proudhon, mais il y a en outre en lui une attitude philosophique qui ne consent jamais à une claire exposition d'idées. Tout est obscur, tout est en formation chez Lorenzo; que ce soit dans ses articles ou dans ses conférences jamais n'apparaît un chiffre, jamais ne surgit un exposé économique; ce ne sont qu'idées morales et principes métaphysiques. Il croit que l'organisation du monde n'est pas juste, que l'équité ne peut consentir plus longtemps à l'exploitation des hommes. La lutte de classe, la division de l'humanité en classes antagonistes ne vivent pas dans sa pensée; pour lui, la bourgeoisie n'est pas une classe qui accomplit une mission historique, mais un groupe de gens qui s'oppose au triomphe de la justice, de la vérité et de l'humanité.

L'influence du radicalisme bourgeois est grande en ses doctrines puisque l'immense majorité de ses citations à l'appui de sa thèse proviennent des théoriciens du libéralisme espagnol; il parle constamment de la justice,

de la vérité et autres arguments typiques du libéraliste bourgeois. Pour Lorenzo, comme pour tous les théoriciens de l'anarchisme espagnol, l'ignorance est la cause de la situation actuelle.

Il est en Espagne l'anarchiste en évolution vers le syndicalisme; il représente donc, historiquement, dans le mouvement ouvrier espagnol, ce que représentait Pelloutier dans le syndicalisme de France. Il faut toutefois observer que le syndicalisme français n'exerça sur lui aucune influence.

C'est un anarcho-syndicalisme vague, nébuleux, philosophiquement libéral que celui de Lorenzo et cette doctrine inconcrète, confuse, s'est projetée par la suite sur l'anarcho-syndicalisme espagnol.

Mella est le théoricien anarchiste par excellence, sans déviations syndicalistes. Son anarchisme est une philosophie morale très influencée par Spencer, Kant et Rousseau, mais son prosélytisme fut plus limité que celui de Lorenzo.

Prat est d'une nuance anarchiste-syndicaliste analogue à celle de Lorenzo, mais il est beaucoup plus clair de concepts, mieux préparé et riche d'une dialectique dont Lorenzo était tout à fait dépourvu. Malgré tout, son influence fut bien moindre, car la littérature de Lorenzo portait sur les masses grâce à son constant contact et au confusionnisme de sa doctrine mi-bourgeoise, mi-prolétaire, cadrant admirablement avec la mentalité de ces masses.

Tout l'anarchisme espagnol, de Pellicer Peraire à Anselmo Lorenzo, repose sur la théorie qui énonce : l'homme est bon, mais la société le pervertit. Par conséquent, la mission libératrice réside en la transformation des hommes par l'école; cette théorie évolutionniste, qui est l'axe central de notre anarchisme d'avant-guerre, trouva un

homme d'action, cet homme fut Ferrer, le fondateur de l'École Moderne.

Ferrer crut que l'anarchisme devait être propagé par l'école et que c'est seulement à l'école que se formaient les anarchistes. A cet effet, il fonda à Barcelone une institution qui eut une grande influence. La médiocrité intellectuelle de Ferrer était contre-balancée par son énergie et sa foi en la cause; l'École Moderne fut une pépinière d'anarchistes.

Ferrer fut exécuté en 1909 par la réaction; cette mort, le sang du martyr firent plus de prosélytes que ne l'avait fait l'École.

L'éducationnisme anarchiste qui eut son apogée avec Ferrer, a continué de préoccuper notre anarcho-syndicalisme même quand l'école anarchiste disparut complètement avec Ferrer et l'« École Moderne ».

C'est donc à ces quelques noms qu'est uni, théoriquement, l'anarchisme espagnol; mais sur eux, l'anarchisme étranger, surtout l'italien, a eu une grosse influence. La grande diffusion de la littérature anarchiste des autres pays avec toute une immense gamme d'interprétations et différences a introduit en Espagne un anarchisme multi-forme en lequel on peut observer les influences de Nietzsche et de Kant jusqu'à Kropotkine et Malatesta.

Ce confusionnisme et les nébulosités des doctrines de nos théoriciens se reflète fidèlement dans les voies tortueuses suivies postérieurement par l'anarcho-syndicalisme.

Le sentiment dominant en tous nos théoriciens de l'anarchisme est leur crainte des faits; — la réalité les effraie; personne, parmi eux, ne parle jamais de la Commune et de la Révolution de 1848. Même la situation économique de l'Espagne avec la débâcle coloniale constituée par la perte de Cuba et des Philippines est une question qui ne se trouve jamais mentionnée par

eux; ce qui les intéresse, c'est la philosophie, ce sont les idées. Si parfois ils se réfèrent à un événement historique, c'est la Révolution française qu'ils admirent.

Ils ne se demandent jamais comment se fera la révolution; ils peignent une société libre, avec l'homme libre, le travail libre et le libre accord, mais ils oublient de signaler comment il est possible d'arriver à cela. La seule solution qu'ils proposent est la culture — ils sont évolutionnistes.

Quelques-uns de ces théoriciens de notre mouvement anarchiste : Mella, Quintanilla, Pedro Sierra, prirent position pour la guerre impérialiste en défendant le Droit et la Justice capitalistes. Lorenzo mourut en 1915 et les autres théoriciens se turent, aplatis par les événements.

Formes d'organisation et méthodes tactiques du syndicalisme anarchiste

Dans presque tous les petits syndicats de Barcelone, ce sont les anarchistes qui avaient la direction.

En 1911 ils constituèrent la « Confédération nationale du Travail », organisme qui traîna une vie languissante jusqu'en 1917. L'essor industriel consécutif à la guerre, la désagrégation des partis radicaux bourgeois dans lesquels se trouvaient encadrés le prolétariat et la défaite des socialistes lors de la grève générale d'août 1917, tout cela donna soudainement une grande prépondérance à l'organisation syndicale dirigée par les anarchistes.

En 1918, le congrès de la Confédération régionale de Catalogne réunissait une représentation de 74.000 ouvriers; le mouvement syndical prit en 1917 et en 1918 un grand essor, comme dans le monde entier, d'ailleurs.

Il y eut en 1919 à Barcelone une grève générale très

importante, qui fit chanceler le pouvoir de l'Etat. Si, en ce moment, les anarchistes avaient voulu conquérir le pouvoir, l'entreprise était des plus simples, elle était à portée de la main. Mais les anarchistes ne pensent jamais à la prise du pouvoir, ils laissent celui-ci continuer d'être aux mains de la bourgeoisie.

Pendant toute l'année 1919, l'accroissement des effectifs syndicaux fut énorme. La cessation de la guerre amenait une période d'instabilité économique pour le capitalisme. Le prolétariat industriel et paysan était à la merci des anarchistes.

A la fin de l'année se réunit à Madrid un Congrès national où près d'un million d'affiliés étaient représentés. Ce Congrès fut pauvre; les anarchistes furent incapables de comprendre la gravité du moment et ce qu'il exigeait de transcendant; ils se contentèrent de chanter les louanges de l'anarchie et de décréter que la confédération, organisme syndical, était ouvertement anarchiste.

On ne vit dans ce congrès le moindre soupçon de compréhension de la réalité ni la plus lointaine intention d'interpréter le moment historique que l'on vivait alors. La décadence commençait pour la Confédération nationale du Travail.

Cette Confédération est constituée par fédérations régionales, lesquelles sont formées d'organismes régionaux et locaux. Dans la localité se trouve la fédération locale composée des représentants de chacun des syndiqués; c'est donc un appareil organique de constitution fédérale. Mais comme les anarchistes, fédéralistes par définition, sont en pratique tout le contraire de cela, les syndicats opèrent selon le bon plaisir de la commission qui préside.

Les accords les plus graves se concluent sans que la masse soit consultée et les assemblées régionales prennent des décisions en contradiction avec celles qui furent

votées dans les congrès. Comme il s'agit d'anarchistes, on vit toujours en pleine anarchie.

Il n'existe aucun contrôle pour déterminer le nombre des adhérents. On vote dans les assemblées régionales ou nationales par affiliés ou par délégués, selon ce qui convient mieux aux anarchistes.

Dans les syndicats, il n'y a pas de bureaucratie permanente; les « jupes » et comités se renouvellent constamment et il n'existe aucune règle financière puisque chaque comité fait des cotisations perçues ce qui lui convient.

Ce syndicalisme laisse apparaître une sorte de classe de « directeurs honoraires » dispensés de tout travail, veillant jalousement « à ce qu'il ne se crée pas une odieuse bureaucratie ». On a constaté des cas, dans le genre de celui d'un syndicat de Barcelone, qui maintenant à gages 50 individus. C'est l'anarchie!

Il n'existe pas de fédérations nationales d'industries; la fausse interprétation du fédéralisme a poussé à la destruction de ce qui existait avant. C'est ainsi que l'on peut voir se produire le cas d'industries comme celle du textile en Catalogne qui, comptant 148.000 ouvriers, est divisée en une infinité de petits syndicats sans aucune relation entre eux, ou bien, comme celui des transports, qui veut rester totalement désagrégé pour faire honneur au fédéralisme.

Ces principes fédéralistes de l'anarchisme sont au-dessus des nécessités organiques de la construction syndicale.

Cette forme rudimentaire d'organisation, unie à une méconnaissance absolue de la stratégie syndicale, a acculé l'organisation à la catastrophe.

On gagna les grèves de revendications économiques de 1917-18 et 19, quand le capitalisme se trouvait en position avantageuse. A mesure que l'industrie espagnole,

dans l'après-guerre, vit diminuer la demande extérieure, les grèves surgirent chaotiquement sans aucune vision de la réalité économique; naturellement elles furent toutes perdues.

Les anarchistes lancèrent alors le cri de « plus de grèves!... » Mais la pression des masses fut plus forte que ce mot d'ordre, et, pendant l'année 1923, à Barcelone, éclatèrent plusieurs grèves qui toutes furent perdues après de longues luttes.

L'organisme syndical aux mains des anarchistes a perdu toute valeur économique.

Quelle valeur a un syndicat s'il échoue dans tous les mouvements qu'il déclenche? se demande la masse. L'échec, c'est clair, ne provient ni du syndicat, de par sa nature, ni du manque de combativité des masses; il procède d'un défaut de constitution, d'une mauvaise direction, d'une méconnaissance absolue de la lutte de classes.

Devant cette réalité, les anarchistes proposent la liquidation des syndicats comme inutiles et la constitution de « groupes régionaux de tempérament, d'affinités et de sympathie... ».

L'anarchisme terroriste

Vers 1917, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'activité de l'industrie catalane déterminée par la guerre, donna une énorme impulsion au mouvement ouvrier; les anarchistes, tenant le front de la Confédération nationale du travail, furent les directeurs de ces grandes masses ouvrières; mais, la diffusion de leur idéologie ne tarda pas à faire donner le jour à des tactiques tout à fait équivoques.

Le terrorisme surgit et oeuvra de 1917 à 1921; pendant ces quatre années, seulement à Barcelone, plus de 400 patrons furent assassinés.

Dans chaque syndicat se constitua une espèce de « garde prétorienne » chargée de l'exécution des patrons; cette garde, recrutée dans les bas-fonds sociaux, se consacrait à semer la terreur.

Le relâchement moral atteignit des extrémités inouïes; l'assassinat se tarifait selon l'importance du patron.

Les syndicats recueillaient des sommes fabuleuses et tout cela était consacré au terrorisme. En un an, le syndicat métallurgique de Barcelone recueillit 1.000.000 de pesetas, qui fut gaspillé en revolvers, bombes et bandes terroristes.

Les ouvriers qui étaient opposés à cette tactique étaient obligés de garder le silence de crainte de voir ces revolvers se braquer sur eux.

On était arrivé à une telle déviation qu'il n'était plus possible de savoir où terminait l'action ouvrière et où commençait la morbidité criminelle.

Le terrorisme se généralisa dans toute la Catalogne; qui n'était pas, au moins, terroriste en théorie était considéré comme traître à la cause ouvrière.

Cette épidémie se répandit dans toute l'Espagne, mais le foyer le plus persistant et le plus important fut toujours Barcelone.

Une moralité complètement criminelle se forma; on faisait des plans révolutionnaires, prévoyant un empoisonnement général des eaux, du pain, etc... Une littérature meurtrière surgit; on faisait des cantiques à la dynamite et au revolver.

Le pistolet « Star » devint la clef de voûte de toute argumentation.

Les patrons catalans voulurent réagir en formant leurs propres bandes terroristes. Celles du « Syndicat unique » et celles de la « Patronal » se confondaient fréquemment; un terroriste anarchiste passait à la bande patro-

nale ou *vice-versa* ou, encore, était l'homme des deux en même temps.

La situation politique de l'Espagne fit que l'Etat se désintéressait du problème terroriste; la dualité d'intérêts entre l'industrie catalane et les agraires, maîtres du pouvoir central, favorisait l'action des anarchistes.

Mais, finalement, les industriels se réconcilièrent avec les agrariens et alors l'Etat se décida à agir pour en finir avec le terrorisme anarchiste.

En novembre 1920, le gouvernement de Barcelone était remis aux mains des généraux Anido et Arlegui; cela dura deux ans. En un an et demi, on avait assassiné plus de 500 ouvriers.

Les prisons se peuplèrent et on procéda à des déportations en masse. Les syndicats restèrent complètement démantelés et Barcelone rougit du sang ouvrier.

Ces crimes monstrueux du capitalisme n'étaient qu'une réaction contre la tactique terroriste des anarchistes; ceux-ci, par leur incompréhension de la lutte de classes, par leur action de groupes, avaient été la cause principale de la grande tragédie.

*
**

Au début de 1922, la répression gouvernementale alla en décroissant — les détenus furent libérés.

Les anarchistes se convainquirent que le terrorisme devait être écarté à jamais de l'action ouvrière.

Des procédés violents de la veille ils tombèrent dans un évolutionnisme stupide; tout leur programme d'action était le suivant : Education ! Culture ! La révolution ne se peut sans une préparation individuelle ! Telle était leur plate-forme.

La presse et les discours anarchistes se virent du coup envahis par une phraséologie de pacifisme bour-

geois : l'élévation humaine, les valeurs morales, les problèmes de justice, les revendications de la liberté, etc...

Toutefois, cette étape éducative dura peu de mois, car le tempérament violent des anarchistes ne s'adaptait pas à ce conformisme.

On passa à une autre forme d'activité : le banditisme. La première manifestation de banditisme eut lieu en octobre 1922. Un train fut assailli et dépouillé de 500.000 pesetas. Ces faits se succédèrent avec rapidité sur une grande ou sur une petite échelle; le vol se fit général; on assaillait banques, trains, magasins, automobiles, hôtels...

Les anciens groupes terroristes se transformèrent en bandes de brigands; le système anarchiste de Bonnot et Garnier s'étendit dans toute l'Espagne. Il y eut peu de jours en 1923 où il n'y eut une attaque à main armée.

L'attentat personnel renaissait; on assassina un ex-gouverneur, un archevêque et plusieurs hommes politiques.

Cependant, peu de semaines après le coup d'État de Primo de Rivera, les attentats et le banditisme avaient cessé d'exister.

La myopie anarchiste

L'organisation des anarchistes espagnols est rudimentaire; ils se trouvent constitués en petits groupes qui se réunissent de temps en temps. Il n'y a ni statuts, ni formes d'organisation déterminées et la formation d'un groupe peut être l'œuvre de quiconque. Généralement les réunions générales de groupes ont lieu en dehors de Barcelone, dans la montagne. Ce désir de faire des réunions dans la campagne est significatif de l'influence de la mentalité rurale.

Quand il s'agit de questions syndicales, on convoque

les « réunions de militants », où sont appelés tous ceux qui sympathisent avec les propositions anarchistes.

C'est à peine s'ils réunissent quelque congrès; cependant, en 1923, eut lieu le congrès anarchiste espagnol. Les discussions les plus importantes roulèrent sur la question de savoir ce que feraient les anarchistes au lendemain d'une révolution et si les groupes devaient être constitués régionalement par affinité de caractère ou par sympathie ou par tempérament.

L'anarcho-syndicaliste espagnol n'a pas voulu faire de politique, c'est-à-dire qu'il a fait de la politique anarchiste.

Cela n'a pas été un obstacle à un contact spirituel entre l'anarchisme et les partis du radicalisme bourgeois républicain. Il paraît que les relations avec les républicains bourgeois n'étaient pas en opposition avec les « principes libertaires ».

Une des formules du syndicalisme anarchiste s'exprimait en disant : « Nous autres, les anarchistes, nous sommes bien plus près du libéralisme classique que du communisme actuel. »

Notre anarcho-syndicalisme ne veut rien savoir de l'État; il est antiétatiste par essence et par définition. Néanmoins, le contact entre l'organisation syndicale et les représentants du pouvoir central a existé aussi souvent qu'on l'a cru nécessaire.

Le manque de vues politiques de l'anarchisme a été cause de ce que l'Espagne vit submergée dans la dictature depuis six ans.

Le terrorisme donna un excellent motif à la bourgeoisie pour que les lois d'exception fussent appliquées.

Plus tard, quand on inaugura, en 1922, une étape démocratique qui permit une certaine agitation, l'anarchisme se perdit dans les nuages de sa philosophie facile; il ne fit rien, il ne sut rien faire. La guerre du Maroc,

le plus important des problèmes surgis, ne fut même pas examinée; on ne réussit même pas à avoir une amnistie pour les détenus.

Au contraire, sa procédure trouble s'opposant à la tactique du front unique, rendit possible à Barcelone même le coup d'État de Primo de Rivera, sans que personne ne bougeât. Les militaires savaient que de ce côté il n'y avait aucun péril. Les syndicalistes anarchistes s'éveillèrent le 13 septembre sans pouvoir sortir de leur étonnement; ce qui était une chose fatale, irrémédiable, étant donnée leur action, les saisit de surprise.

Dans la campagne pour l'amnistie qu'ils ont menée durant les trois dernières années, ils étaient alliés avec les républicains. Les communistes et les socialistes ne furent pas acceptés.

Carbo, un des leaders anarchistes, déclara, au cours d'une controverse avec le militant communiste Perez Solis, qu'eux soutiendraient plutôt la dictature des droites bourgeoises que la dictature communiste.

Pestana, le leader principal, en face de la dictature militaire, fit campagne pour la formation du bloc des gauches pour défendre « les conquêtes de la liberté ».

Les anarchistes qui dirigent encore le mouvement étaient un totale incompréhension de la lutte de classes; la plupart s'inspirent encore d'une phraséologie procédant du radicalisme bourgeois et plusieurs sont d'anciens républicains transformés en libertaires. Conduits un temps par de mauvais bergers, ils ont conservé une horreur profonde pour toute politique. Ils sont fédéralistes, ils invoquent à chaque instant la liberté, admirent la révolution française et maintiennent d'étroites relations avec les républicains en écartant socialistes et communistes. Ils ne comprennent rien à la question économique; pour eux il s'agit toujours de principes philosophiques et leur philosophie simpliste ignore toute la complexité des

relations existant entre la bourgeoisie et le prolétariat.

La trajectoire de notre syndicalisme anarchiste vers sa décomposition est identique à celle qu'il a suivie en France. Un noyau d'entre eux, les Pestana et C^o, comme les Dumoulin et les Jouhaux, collaborèrent bientôt ouvertement aux côtés de la gauche bourgeoise.

Anarchisme policier

Où finit la police et où commence l'anarchie? Voilà qui est difficile à savoir. Il y a là une soudure.

Lors des premières bombes qui éclatèrent à Barcelone à la fin du siècle passé, apparut un terroriste du nom de Ascheri, confident de la police, auteur des attentats.

L'anarchisme prenait une grande importance à la fin du siècle et il était nécessaire d'exercer sur lui une répression. Ascheri, mouchard et terroriste, fut celui qui plaça les bombes qui servirent de prétexte pour torturer un grand nombre d'anarchistes au château de Montjuich.

En 1907, Barcelone fut le théâtre d'une foule d'explosions; c'est depuis que l'on a appliqué à la première ville industrielle d'Espagne le titre de : cité des bombes.

Pendant de longs mois il y eut des explosions dans tous les coins de la ville, mais la police ne pouvait découvrir les terroristes. On fit appel à des policiers étrangers spécialistes pour qu'ils appliquent leur science à Barcelone. Tout fut inutile; le terrorisme continuait avec une régularité impressionnante.

À la fin, le hasard ou une erreur policière fit découvrir la trame; le chef de la bande terroriste était Rull, un anarchiste mouchard du gouverneur civil.

Rull, sous promesse que son exécution serait feinte, garda le silence que l'on exigeait en échange de la liberté

promise. Mais Rull fut fusillé, et sa mort scella le secret de l'action terroriste d'un anarchiste policier.

Pendant la guerre, Jordan, secrétaire de la Confédération nationale du travail, était un agent aux ordres de l'ambassade allemande. Bravo Portillo, chef de la police de Barcelone, était de même un agent de l'impérialisme allemand. Le secrétaire général de la C. N. D. T. et le chef de police étaient en même temps les instruments d'une même volonté.

Le premier patron assassiné à Barcelone, Barret, fut abattu par des terroristes anarchistes, mais à l'instigation du chef de la police. C'est l'ambassade allemande qui exigea de Bravo Portillo la disparition de Barret, l'industriel qui faisait le plus de fournitures pour l'armée française.

Pendant la répression menée en 1921-1922 par Anide et Arlegui, l'avocat de l'organisation ouvrière, à qui on confiait la défense des détenus, un individu nommé Homs, était un mouchard. Cet avocat-policier, agent indicateur de tous les ouvriers poursuivis, exposait à Arlegui les plans terroristes des anarchistes.

Vers la fin de 1922, un complot se tramait dans le but d'assassiner le gouverneur civil d'alors, le général Martinez Anido. Un des organisateurs du complot était l'anarchiste policier Pellejero qui distribua les pistolets et les bombes qu'il reçut à la préfecture de police.

Relater les faits d'alliance entre anarchistes et policiers serait interminable.

Actuellement, l'organisation ouvrière se trouve complètement minée par les policiers. Le gouverneur civil qui était à Barcelone avant le coup d'État se plaignait de ce qu'il n'avait pas assez de 40.000 pesetas mensuelles pour « monter un bon service d'agents provocateurs ».

La débâcle actuelle du syndicalisme anarchiste

La crise qui minait le syndicalisme anarchiste espagnol s'est énormément aggravée depuis le coup d'État de Primo de Rivera; le triomphe de la dictature militaire était déjà la conséquence de la débâcle du mouvement ouvrier dirigé par les anarchistes.

En mai 1923, éclatait la grève des transports à Barcelone, paralysant promptement toutes les industries. La grève, devenue générale et transformée en mouvement politique, échoua après une admirable résistance des masses. Les dirigeants de la Confédération nationale du travail se révélèrent incapables d'affronter des problèmes politiques d'une telle ampleur. Pestana, le leader de l'anarcho-syndicalisme, lorsque la grève des transports était à son apogée, s'occupait de publier des articles dans l'organe confédéral pour convaincre de la nécessité d'une réforme de l'orthographe de la langue espagnole.

Après deux mois de lutte magnifique, la déroute porta un coup sévère à l'organisation ouvrière et les auteurs du coup d'État purent tramer leur complot en complète sécurité; ils n'avaient pas à redouter la classe ouvrière.

Deux mois après cet échec, nous avions déjà la dictature militaire — nos anarchistes avaient consacré leur temps à de grandes campagnes contre la dictature... du prolétariat exercée en Russie... et en face d'une dictature militaire exercée contre le prolétariat ils se trouvaient soudain complètement impuissants. Le coup d'État imminent, inévitable, fut pour eux une surprise.

Les anarchistes se servirent toujours des syndicats comme d'un champ d'opération, comme d'un champ de manœuvres. Les masses sont méprisées par eux; les syndicats sont considérés comme des appareils à cotisations.

Une fois le terrorisme rendu impossible, le contrôle

de la comptabilité décrété, les anarchistes ne virent plus l'utilité des syndicats et ils crurent que ceux-ci avaient terminé leur mission.

L'idée de la liquidation avait commencé à s'enraciner en eux à mesure que toutes les grèves étaient perdues.

Mais cette tendance domina dans un décret dictatorial de la Fédération locale des syndicats de Barcelone aux mains des anarchistes. Sans savoir ce que l'avenir leur réservait, ils décidèrent vers la mi-octobre la dissolution des organisations syndicales et la suspension du journal *Solidaridad obrera*.

Contre ces mesures insensées s'élevèrent les syndicats du textile, des services publics, des transports et de la métallurgie, parmi lesquels les partisans de l'I. S. R. avaient quelque influence. Immédiatement, deux tendances se trouvèrent face à face à Barcelone et bientôt dans toute l'Espagne; une, anarchiste, voulait la dissolution des syndicats; l'autre, syndicaliste, défendait les possibilités d'existence légale. Les syndicalistes, réalisant le front unique avec les communistes et quelques anarchistes, firent paraître le journal *Lucha obrera*. Devant ce fait, et voyant que les masses sympathisaient avec le maintien de l'organisation syndicale, les anarchistes, par crainte d'être éliminés de la direction du mouvement, se hâtèrent de faire reparaitre *Solidaridad obrera* et ouvrirent de nouveau les syndicats. Pour défendre leurs positions ils ne regardèrent pas aux moyens.

L'assemblée générale des syndicats qui eut lieu le 30 décembre à Granollers devait approuver la réouverture des syndicats. Les anarchistes, mobilisés en grand nombre, empêchèrent par la force la délégation métallurgique, hostile à leurs tendances, d'assister aux débats. Quelques jours après, ils intervenaient de la même manière, en s'imposant par la force à l'assemblée du syndicat de la métallurgie pour la réélection du comité.

Cette dictature des groupes anarchistes sur le mouvement syndical provoque un vif mécontentement dans les masses ouvrières. Quand les partisans de l'I. S. R. arrivent à la direction d'un syndicat, nos anarchistes proposent sa dissolution pour cause d'inutilité.

Le terrorisme, tombé bientôt dans le banditisme, a discrédité le mouvement syndical. Déjà les syndicats avaient servi à dissimuler des formes d'activité libertaires complètement étrangères au mouvement ouvrier; le terrorisme et le banditisme ont achevé d'écarter toute sympathie du mouvement ouvrier. Les masses se trouvent éloignées des syndicats; Barcelone, qui en 1919-20 avait 250.000 syndiqués n'en a aujourd'hui pas plus de 25.000. Dans le reste de l'Espagne, la baisse des effectifs est encore plus accentuée. *Solidaridad Obrera*, l'organe anarchiste-syndicaliste qui tirait l'an passé à 50.000 exemplaires, tire aujourd'hui dans les 6.000 et ne se vend à Barcelone, dans ce centre industriel de 300.000 ouvriers, à guère plus de 2.000 exemplaires.

Les syndicalistes anarchistes sont désorientés, déconcertés au plus haut point, les dirigeants ne savent que faire ni que dire. Et la crise industrielle continue et le coût de la vie augmente chaque jour. Les absurdes campagnes de la presse anarchiste, inspirées par de hautes considérations philosophiques, s'écroulent dans le ridicule. Le discrédit du syndicalisme libertaire fit naître dans les milieux ouvriers qui ont toujours répudié la tactique anarchiste une tendance à la séparation. Les militants de l'I. S. R. réagissent contre cela, car une scission dans les circonstances actuelles ne ferait qu'augmenter la confusion et le découragement à cause de la difficulté de se mettre en contact avec les masses.

Telle était en mai 1924 la situation grave et complexe devant laquelle la débâcle de l'anarcho-syndicalisme espagnol place notre mouvement ouvrier.

Les caractéristiques de l'anarchisme espagnol

L'anarchisme espagnol est un idéal de paysans s'imposant sur le prolétariat.

Le premier foyer important d'organisation ouvrière dans le siècle passé était en Andalousie, c'est-à-dire parmi des campagnards soumis à un régime féodal. Dans tous les congrès constitués par la section espagnole de l'Internationale, il y avait toujours une majorité écrasante de forces représentant l'Andalousie, c'est-à-dire les paysans.

Toutes les propagandes anarchistes du siècle passé se concentraient dans ces mots d'ordre : « lutte pour la liberté, le progrès et la justice », « anarchie et collectivisme », « libre fédération universelle des libres associations agricoles et industrielles ». Le mot « agricole » est toujours en premier lieu et ce n'est pas qu'un simple hasard. Des trois organes anarchistes, un d'eux, le premier, et d'une grande influence, s'est appelé *Terre et liberté*. Terre ! Terre libre ! Constamment apparaît l'influence de l'homme des champs.

A Barcelone, faisait observer un ouvrier, presque tous les membres des groupes anarchistes parlent castillan ; or, on sait que les Catalans parlent un idiome différent et que le castillan joue en Espagne le rôle du toscan en Italie. Cela signifie donc que la grande majorité des anarchistes sont des gens immigrés à Barcelone ; la grosse émigration du reste de l'Espagne vers la Catalogne, foyer industriel, procède naturellement des campagnes.

Dans ses origines, dans ses manifestations, dans sa formation se reflète fidèlement l'influence de l'idéal paysan sur le prolétariat et en fait, celui-ci a toujours été dominé par la campagne.

En Espagne, la production agraire atteint 55 o/o de

la production totale, l'industrie 39 o/o et les mines 6 o/o. Cette supériorité agraire qui se manifeste en toutes les relations de la politique bourgeoise s'est manifestée de même dans la classe laborieuse. L'Union générale des travailleurs, qui a son siège à Madrid, est celle qui incarnait les intérêts prolétariens de l'Espagne agricole. L'organisation ouvrière de Catalogne a été soumise à une grande influence paysanne.

Le prolétariat de Barcelone se dégaugea des influences anarchistes et suivit la politique radicale bourgeoise pendant plus de dix ans ; ce fait montre combien peu le prolétariat se trouvait à l'aise sous la direction anarchiste.

Par la suite, les anarchistes s'imposèrent par la terreur et la dictature ; mais, le prolétariat catalan n'est pas anarchiste, sur lui pèse une longue dictature anarchiste qui lui a empêché toute action de masses et qui aujourd'hui lui rend difficile une nouvelle orientation.

La crise que traverse actuellement le mouvement ouvrier de Catalogne est une crise d'orientation, une réaction qui a commencé à se manifester contre l'anarcho-syndicalisme paysan.

La mentalité paysanne devait dégager un esprit étroit, forcément individualiste — et il en a été ainsi. Il a été féroce individualiste notre anarchisme, avec ses guérillas de groupes, sa dictature de quelques douzaines d'individus, l'attentat individuel, l'agression, l'abondance de mouchards, les immoralités administratives qui ne sont autre chose qu'explosions d'individualisme.

Voici deux faits qui synthétisent admirablement la tournure de notre anarchisme. Quand, en 1920, les groupes anarchistes enlevèrent la direction du mouvement à la tendance du syndicalisme pur que représentait Seguí, on plaça à la tête du comité les deux plus purs et plus intransigeants. Un d'eux, le secrétaire général, s'enfuit

de Barcelone lorsque la répression de Anido et Arlegui se déchaîna en 1920; il s'enfuit, et avec l'argent volé à l'organisation, il monta une cordonnerie dans son village.

Récemment, la presse bourgeoise publiait cette note :

« A l'hôpital de la Croix-Rouge de Madrid on a reçu un mandat de 83 pesetas qui correspond à la prime d'engagement du légionnaire de Ceuta : Agustin Alberti, et que celui-ci a cédé en hommage à S. M. la reine Victoria au bénéfice de l'hôpital susdit. »

Ce volontaire de la légion étrangère, qui faisait présent à la reine de sa prime, n'était autre que le second du comité, qui se substitua à Segui.

Pendant la durée de l'activité industrielle en Catalogne, lorsque les ouvriers cotisaient à loisir, les sommes recueillies servirent en grande partie au soutien de bandes entières de « purs » pour qui le travail était une malédiction.

Notre anarchiste, en bon paysan, déteste toute réglementation, tout travail ordonné; la fabrique, l'atelier sont un enfer pour lui. Quand on n'en peut supporter davantage on se fait vendeur ambulante, on se dédie au vol ou on se convertit en mouchard.

Lorsque les cotisations syndicales diminuèrent de rendement, il ne fut plus possible de vivre aux frais des syndicats; c'est pourquoi fut répandue l'opinion de l'inutilité complète des syndicats et de la nécessité de leur liquidation.

Comme conséquence apparut l'agression à main armée, dernière manifestation de l'individualisme anarchiste. Plein d'un idéal paysan et individualiste, notre anarchisme est aussi plein d'un nihilisme asiatique. Il est incapable de la moindre affirmation, pour lui tout doit être négation; il a supprimé toute manifestation; il ne veut pas que se célèbre la fête du 1^{er} mai, il a prohibé les

chants, il va jusqu'à la suppression des applaudissements dans les meetings et assemblées. Les fédérations nationales d'industrie ont disparu.

L'anarchisme espagnol est morose et déteste l'activité des masses. Rien n'est plus symptomatique de l'état d'esprit de notre anarchisme que de voir dans leurs meetings les assistants tenir le rôle de statues muettes puisqu'on défend toute intervention du public même par applaudissements.

Telle est l'âme de notre anarchisme avec son étouffement absolu de toute intervention de la masse et l'imposition de l'individualisme le plus exagéré.

Le syndicalisme anarchiste espagnol devant la Révolution russe

La révolution russe fut accueillie et saluée avec enthousiasme dans notre milieu ouvrier. La Confédération nationale du Travail, en son congrès de décembre 1919, adhéra à la III^e Internationale.

Pour assister au II^e Congrès de l'I. C., Pestana fut nommé délégué; son intervention se réduisit, au congrès, à défendre l'esperanto comme langue internationale; mais, en dehors du congrès, il intervint dans les travaux préliminaires pour la constitution du Bureau provisoire des syndicats rouges. D'accord avec la minorité syndicaliste française, il signa le manifeste initial de la constitution de la section syndicale de la III^e Internationale.

Malgré cela, Pestana, de retour en Espagne, garda pendant un an une réserve prudente.

Pour le congrès de constitution de l'I. S. R., la C. N. T. nomma une délégation composée de Nin, Arlandis, Ibanez et Maurin. Cette délégation se mit à l'œuvre de tout cœur pour l'œuvre de la révolution russe et travailla avec enthousiasme à la réussite de l'I. S. R.

La campagne commencée par les anarchistes français contre la révolution et contre les décisions du congrès de l'I. S. R. eut sa répercussion immédiate en Espagne.

Dès le retour en Espagne d'une partie de la délégation on réunit en octobre 1921, à Lérida, une conférence nationale. On y décida de faire un référendum parmi les syndicats pour savoir s'ils approuvaient ou non la délégation.

La campagne de presse anarchiste arrivait à son apogée et la tendance syndicaliste partisane de l'I. S. R. ne disposait pour répondre que d'un petit hebdomadaire provincial.

Les anarchistes se virent bientôt aidés par Pestana. Celui-ci, après de longs mois de silence, durant lesquels il avait observé quelle serait la position du mouvement ouvrier à propos de l'Internationale, se mit du côté des anarchistes lorsqu'ils parurent gagner la partie. En deux brochures, il expliqua les « atrocités » du bolchevisme et de quelle manière il avait été trompé en signant les documents constitutifs du bureau provisoire des syndicats rouges.

En juin 1921, une assemblée nationale se réunissait à Saragosse à la fin de la sanglante répression Anido-Arlegui; elle prit le contrepied de ce qui avait été convenu en octobre. L'adhésion à la III^e Internationale s'était effectuée: en un congrès où participait la représentation d'un million d'ouvriers, mais la conférence de Saragosse n'était autre chose qu'une réunion de groupes anarchistes, l'organisation n'existait pas même dans ses cadres.

Passant par-dessus les décisions du congrès, la conférence anarchiste de Saragosse prit la décision de se séparer de l'Internationale syndicale rouge. Pour donner un caractère régulier à cette décision on convint de la soumettre à un référendum qui, d'ailleurs, n'eut pas lieu.

La conférence adhérait à la fantomatique Internatio-

nale de Berlin sans qu'il y eût besoin d'un congrès. Les anarchistes n'allaient pas cesser, au nom de leurs principes libertaires, de pratiquer la dictature qu'ils ont toujours exercée sur le mouvement ouvrier espagnol.

Contre cette falsification de la volonté syndicale imposée par le fanatisme anarchiste, se dressa une section qui se solidarisa avec l'action de la seconde délégation à la révolution russe. En décembre 1922 eut lieu à Bilbao une conférence des partisans de l'I. S. R. où l'hebdomadaire *La Batalla*, organe de l'opposition, parut à Barcelone.

La lutte entre les syndicalistes communistes et les anarchistes a atteint récemment une extrême violence. Par exemple, les anarchistes fomentèrent un complot contre la rédaction de la *Batalla* en déposant à l'imprimerie du périodique un paquet contenant dix bombes (mars 1924).

Mais l'influence syndicaliste-communiste a fait d'énormes progrès dans un milieu où jusqu'alors avait dominé l'anarcho-syndicalisme.

L'élimination définitive de l'anarchisme est une tâche difficile en un pays dont le mouvement ouvrier porte en lui un demi-siècle de propagande anarchiste.

Mais, « on les aura »...

Mai 1924.



.....
LA " TYPO-LITHO "
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE D'IMPRIMERIE
11, R. DANICOURT, MALAKOFF
.....

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'INTERNATIONALE SYNDICALE ROUGE

Brochures déjà parues :

I. — <i>Résolutions et statuts adoptés au premier Congrès des Syndicats révolutionnaires</i> (Moscou, 3-19 juillet 1921)..... fr.	2 »
II. — <i>Programme d'action de l'Internationale syndicale rouge</i> (A. LOSOVSKY)..... fr.	2 50
III. — <i>Les Syndicats russes et la nouvelle Politique</i> (A. LOSOVSKY)..... fr.	0 50
IV. — <i>Les Syndicats et la Révolution</i> (A. LOSOVSKY),..... fr.	0 50
V. — <i>Thèses et Résolutions adoptées au 2^e Congrès de l'Internationale syndicale rouge</i> (Moscou, novembre 1922)..... fr.	1 25
VI. — <i>Vers le Front unique international</i> (EDO FIMMEN), introduction de PIERRE MONATTE..... fr.	0 50
VII. — <i>Pour le Front unique des Transports</i> (PIERRE SEMARD)..... fr.	0 50
VIII. — <i>L'Internationale Syndicale Rouge et l'Unité Syndicale</i> (A. HERCLET)..... fr.	0 75
IX. — <i>Rapports de l'I. S. R. et de l'I. C.</i> (préface de DUDILIEUX)..... fr.	1 50
X. — <i>Les Anarchistes et le Mouvement Syndical</i> (ANDRÈS NIN)..... fr.	0 50
XI. — <i>Le Grand Stratège de la Guerre de Classes</i> (A. LOSOVSKY)..... fr.	1 »
XII. — <i>L'Activité de l'I. S. R. (Rapports pour le 3^e Congrès de l'Internationale Syndicale Rouge)</i> , préface de A. LOSOVSKY..... fr.	7 50

Lire chaque mois :

l'Internationale Syndicale Rouge

Revue mensuelle

PUBLIÉE

par le Bureau de l'I. S. R.

ABONNEMENTS :

6 mois..... 15 »

1 an..... 30 »

Chaque quinzaine :

I. S. R.

Bulletin édité par le Bureau de l'I. S. R. pour les pays latins en supplément de la "VIE OUVRIÈRE"

Rédaction et Administration
144, rue Pelleport, PARIS (20^e)